

L'Infan prodeggo (1855)

Dze voui vo raconté la via d'un garçon,
Qu'innouyà di bon ten, l'at queuttà sa meison, Yaou que l'ékse
tranquilo et que ren lei mancave ; L'ayet l'écouëla pleine et pa
ren lei coutave.
Voillet allé tsertsé din de pay pi llioen
Boneur et libertà ; më s'est trompà de bien.
A son papa dza vioù, - dete-mè, quin coradzo !-
Vat demandé sa par, et se bette in voyadzo :
Dessu son tsevà gris se fot a cavalon ;
S'en vat senten sonné le s-écu di tatson.
Din lo pay que vat, faret-ë bouna via,
O l'alleret-ë prendre esemplo a la froumìa ?
Et ci jouli trin-trin de l'or et de l'ardzen
Sonneret-ë todzor ? Per mè n'en si ren.
Din le croè compagni, yaou son coeur lo treinàve L'at mindzà,
din vouet dzor, tot cen que possèdàve, Se troven sensa
ardzen, ven finque se s-abi,
Vat demandé son pan pensen a son pay.
L'ère tot sarvouedzà ; se jeu l'èron fran rodzo,
Et lo fon de son coeur l'ei feget un reprodzò...
Parè, sensa travail, l'ayet pa de mindzé ;
Pe gardé le gadin l'est allà s'ingadzé.
Pe permechon de Dzeun, son métre lo tratàve
Atot de croè pan ner, come lo meretave ;
Et bien soven a dzeun, lliu s'en allàve in tsan.
Më pe bonneur vouë vint de nètre
Lo Saveur promi dei gran ten.
I vin de se fére cognètre
A de berdzé pouro, ignoren.
De sa veneuva, achurement,
Lo dzablo l'est pa trop conten.
Et come son troupe se nourrichet de gllian.
La vermenna biento roudzàve sa tsemise.
Adon lo maleureu l'at cognu sa betise.
An sainte inspirachon vin reché son espri
Et relevé son cor dza la meitsà detruï.

Pouro-mè ! S'est-ë deut, din sa tristesse amère, Më quan
reverri-dzò lo tet de mon père ? Ah ! Guéro de valet in tsi
lliu l'an de pan,

Et mè dze si son feus et dze mouëro de fan ! Son papa, que le
s-an l'an plettà lo vesadzo, L'ayet vu cent fourië reverdi lo
veladzo.

A peina pochet më s'aidzé de son bâton ;

L'allàve tseut le dzor incontre a son garçon,

Më, jamë gneun de lliu, jamë gneun s'apportsàve, O pitou
l'etson pa ci que son coeur amàve.

Passàve dzor et nèt accablà de tsagrin,

Et jamë d'un jeu sèque i vejet lo matin.

L'éteila di berdzé comenchàve de lliouire :

Lo père, in attenden ci que son coeur desire :

« Ah ! Torna, dejet-ë, di dret fon de son coeur, Torna, torna,
mon feus, vin calmé ma douleur ». Lé, tot d'incou, ver lliu
s'avance doucement

Un maleureu, son feus, tot trevolen de crente : L'un recougnè
son père et l'âtro son garçon,

Que vint tot legreumen lei demandé pardon.

« Hèla ! Contre lo cheil et contre vò, mon père, Dejet-ë, dz'i
pètsà : ô maleur ! ô misère !

Dze mereto pamé d'entré dèssot ci tet,

Pa mëmo pe servi voutro dèrè valet.

« Tè le clià de l'artson, te bague son pleyàye ;

Va beté te s-abi, te verdzette doràye.

Tot cen que s'est passà mè dze l'oublio tot ;

Di reutsesse que dz'i, t'ari ta par ètot.

Pe fére un grou dené, me valet, apprestàde ; Allàde vito tsoué
lo vè que v'ingreichàde,

Allàde terrié beire i bosset di pi bon

Perquè vouë l'est un dzor, un gran dzor de pardon.

Etonnàde-vo pa, portàde gneuna invia

Se yer semblàvo mor, se vouë repregno via : Dz'ayò perdu
mon feus et dze l'i retrouvà !

Mon feus, que l'ère mor, vouë l'est resuscità ! ».

L'enfant Prodigue (1885)

Je veux vous raconter la vie d'un garçon,
Qui, ennuyé du bon temps, quitta sa maison
Où il était tranquille et où rien ne lui manquait :
Il avait l'écuelle pleine et rien ne lui coûtait.
Il voulait aller chercher, dans des pays éloignés,
Bonheur et liberté ; mais il se trompa de beaucoup.
A son père déjà vieux- dites-moi quel courage !
Il va demander sa part, et se met en voyage :
Sur son cheval gris il se jette à califourchon,
Et s'en va entendant sonner les écus de sa valise.
Dans le pays où il va fera-t-il bonne chère,
Ou bien ira-t-il prendre exemple à la fourmi ?
Et ce joli cliquetis de l'or et de l'argent
Sonnera-t-il toujours ? Pour moi, je n'en sais rien.
Dans les mauvaises compagnies, où son coeur l'entraînait,
Dans huit jours il mangea tout ce qu'il possédait.
Se trouvant sans argent, il vend jusqu'à ses habits ;
Il va demander son pain, pensant à son pays.
Il était hors de lui-même ; ses yeux étaient vraiment rouges, Et
le fond de son coeur lui faisait un reproche...
Ainsi, sans travail, il n'avait pas de quoi manger ;
A garder les porceaux il alla s'engager.
Par permission de Dieu, son maître le traitait
Avec du mauvais pain noir, comme il le méritait ;
Et bien souvent à jeûn, lui s'en allait paître,
Et, comme son troupeau, se nourrissait de glands.
Bientôt la vermine rongea sa chemise ;
Alors le malheureux reconnut sa bêtise.
Une sainte inspiration vient réveiller son esprit,
Et relever son corps déjà a moitié détruit.
Pauvre moi ! Se dit-il, dans sa tristesse amère, Mais quand
reverrai-je le toit de mon bon père ? Ah ! Combien de
serviteurs chez lui ont du pain, Et moi je suis son fils et je
meurs de faim !
Son père, dont les ans ont ridé le visage,
Avait vu cent printemps reverdir le village.
A peine pouvait-il encore s'aider de son bâton,

Il allait tous les jours à la rencontre de son garçon.
Mais, jamais aucun de lui, jamais aucun ne s'approchait,
Ou plutôt, ce n'était pas celui que son coeur aimait.
Il passait jour et nuit accablé de chagrin,
Et jamais d'un oeil sec il ne voyait le matin.
L'étoile du berger commençait à luire :
Le père, en attendant celui que son coeur désire :
« Ah ! Reviens, disait-il, du plus profond de son coeur, Reviens,
reviens, mon fils, viens calmer ma douleur ».
Là, à l'instant même, vers lui s'avance doucement
Un malheureux, son fils, tout tremblant de crainte.
L'un reconnaît son père et l'autre son garçon,
Qui vient tout larmoyant lui demander pardon.
« Hélas! Contre le ciel et contre vous, mon père,
Disait-il, j'ai péché ; ô malheur ! Ô misère !
Je ne mérite plus d'entrer sous ce toit,
Pas même pour servir votre dernier valet.
« Tiens les clefs du coffre, tes vêtements sont pliés ;
Va mettre tes habits et tes anneaux dorés.
Tout ce qui s'est passé, moi, je l'oublie ;
Des richesses que j'ai tu auras ta part aussi.
D'un grand dîner, mes valets, faites les préparatifs ;
Allez vite tuer le veau que vous engraissez ;
Allez tirer à boire au tonneau du meilleur vin,
Parce qu'aujourd'hui c'est un jour, un grand jour de pardon. Ne
vous étonnez pas, ne portez aucune envie,
Si hier je semblais mort, si aujourd'hui je reprends vie : J'avais
perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !
Mon fils, qui était mort, aujourd'hui il est ressuscité ! ».